



HAL
open science

La question de la sémiogenèse, entre phénoménologie et sémiotique

David Piotrowski, Yves-Marie Visetti

► **To cite this version:**

David Piotrowski, Yves-Marie Visetti. La question de la sémiogenèse, entre phénoménologie et sémiotique. *Sémiotique et philosophie*, A paraître. halshs-04298490

HAL Id: halshs-04298490

<https://shs.hal.science/halshs-04298490>

Submitted on 21 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La question de la sémiogenèse, entre phénoménologie et sémiotique

Proposition de participation au projet *Sémiotique et philosophie*, Bordron J.-F. & Biglari, A. (éds)

D. Piotrowski & Y.-M. Visetti

Université Paris Cité, HTL UMR CNRS 7597

Table des matières

<i>Introduction</i>	1
1 -- La percée saussurienne et ses embarras	3
2 – Husserl	6
3 -- Merleau-Ponty avec Saussure	10
4 – Issues théoriques	16
5 – Pour conclure	18

Introduction

S'agissant de la relation entre sémiotique et philosophie, il paraîtrait difficile d'éviter tout questionnement phénoménologique, dès le moment où l'on estime devoir approcher les *faits sémiotiques* comme *advenue dans un milieu d'existence* (modalités d'apparition, de disparition, d'individuation... constitutives d'une *sémiogenèse*) : on pensera par exemple à la phanéroscopie peircéenne, et, pour ce qui nous concerne, à la phénoménologie existentielle et expressiviste de Merleau-Ponty.

L'inspiration de cette dernière est patente dans nombre de travaux en sémiotique, particulièrement à travers diverses reprises et adaptations du schéma corps-monde développé dans la *Phénoménologie de la Perception*. Et par ailleurs, toute une série de travaux qui ont nourri l'œuvre merleau-pontienne – psychologie de la Gestalt, microgenèse, émergence des formes, dynamicisme – ont été repris, reproblématisés, et reversés dans le fonds théorique et descriptif de la sémiotique – notamment après l'avènement de la Théorie des Catastrophes (Thom, Petitot).

Cela étant dit, la question de la *sémiogenèse*, qui affleure dans tous ces travaux, n'a pas été suffisamment traitée en regard de son importance : elle n'est pas en effet seulement celle d'une production de signes alors passibles de différents usages mais d'abord celle de l'intériorité dynamique propre à tout formant en passe de faire signe à différents niveaux d'une conscience verbale -- question insuffisamment traitée sans doute parce qu'elle exigerait de resserrer plus encore l'entrelacs entre phénoménologie et sémiotique, de mieux comprendre le chiasme qui les traverse constitutivement.

La notion merleau-pontienne d'expressivité, plus généralement sa conception d'une expressivité originaire du champ de conscience, offre des ressources pour avancer dans l'examen de ces questions, au croisement de la philosophie et d'une sémiologie générale englobant tout registre sémiotique au-delà du strict fait linguistique.

Pour appuyer le bienfondé de cette démarche, il est utile de revenir sur quelques embarras et ambivalences qui ont marqué les rapports entre les deux disciplines aux prises avec le même « objet ».

Prenons ainsi le cas de la phénoménologie husserlienne : ayant retenu dans un premier temps le phénomène signe à titre de parangon de ce qu'il lui convenait d'établir au centre de la conscience, à savoir l'intentionnalité en laquelle se confondent donation de sens et constitution d'objet phénoménal, elle a dans un second temps élargi le régime intentionnel à toute phénoménalité perceptive, centrée donc cette fois sur l'objet sensible (au point de vue des formes de son apparaître), mais délaissant alors le phénomène signe dans sa spécificité, avant que d'y revenir ultérieurement (cf. *infra*).

Pour ce qui concerne la sémiotique, la discipline dans ses divers courants aura abordé plus ou moins frontalement la question de son objet propre, tant pour ce qui concerne les formes d'une empirie spécifique, que pour ce qui intéresse le schéma épistémologique et les régimes d'objectivation qui lui seraient appropriés. En somme la question est toujours de savoir ce qu'est une donnée en matière de sémiotique, comment elle nous apparaît et comment à partir d'elle constituer un objet. Il était fatal qu'une forme ou une autre de préoccupation phénoménologique vienne à s'imposer (la phanéroscopie peircienne en témoigne, et de même les remarques éparées de Saussure quant au signe comme fait de conscience).

Toutefois, comme en attestent les nombreux courants apparentés au structuralisme, la question phénoménologique s'est trouvée confinée dans le rôle d'une étape préliminaire qu'il convenait de dépasser pour élaborer un objet relevant d'un mode de scientificité à vocation nomothétique et déterminante retenu comme un absolu de la connaissance. Suivant cette optique, faisant fond sur un ensemble de catégories classiques (forme, substance, matière, relation), un auteur comme Hjelmslev a mis en œuvre un plan d'objectivation tant à distance du locuteur que, finalement, de toute parole vivante. Tout particulièrement la majoration dans le champ empirique des données textuelles a occulté, au moins marginalisé, tout ce qui relève d'une épaisseur sensible et intersubjective – approche largement reprise par d'autres courants de la sémiotique.

En même temps, bien des tentatives ont été faites en vue de dépasser cette situation. Il ne peut être question d'en rendre compte ici. Tout juste voudrions nous présenter dans les deux sections suivantes quelques points de difficultés qui nous semblent particulièrement significatifs, avant que d'explorer quelques-unes des voies d'une connexion nécessaire entre phénoménologie et sémiotique, cela sans ambition doxographique, cherchant juste, par quelques aperçus, à ouvrir l'espace problématique en privilégiant certaines thématiques reprises de l'œuvre de Merleau-Ponty.

Comme on peut s'y attendre, s'appuyer au message fondamental de la phénoménologie merleau-pontienne c'est nécessairement souscrire au principe d'un *primat de la*

*perception*¹ acceptant d'englober sous cette formule les dimensions praxiques ou pathiques de l'expérience. Il ne s'agit évidemment pas ici d'une perception qui serait toute entière dédiée à la constitution d'un objet, ni davantage d'une perception comprise sous l'égide d'un sujet constituant. Nous parlerions plutôt à son propos d'une *phénoménologie des rencontres sensibles et des institutions*, placée d'emblée sous une perspective sémiotique.

S'agissant du sémiotique ensuite, un certain biais hérité de la fréquentation des disciplines sémiolinguistiques se fera sentir. Toutefois une grande part de ce qui sera avancé en ces lignes vaudra sans doute pour tout registre ou médium sémiotique du fait même de l'approche perceptiviste retenue. C'est du même coup admettre une sorte d'indistinction initiale entre une esthétique (prise dans l'acception kantienne) et une sémiologie générale (suivant la terminologie saussurienne) : il s'agira d'une esthétique où résonnent d'emblée les dimensions de la valeur (notion éminemment problématique), de la répétition (mieux dite reprise ou relance), et de toutes sortes de dimensions connexes que l'on peut regrouper sous les intitulés de la destination, de la réponse et de la normativité (jeux et genres).

1 -- La percée saussurienne et ses embarras

Une lecture aussi bien soutenue que cursive des écrits saussuriens ne peut que déconcerter le lecteur, en ce qu'il se trouve confronté à ce qui semble bien être une série de contradictions, ou tout du moins à un mouvement oscillant entre divers points de vue dont aucun ne livre une clé d'ensemble.

Au centre de ces embarras se trouve la thèse bien connue de l'essence double du langage (nous y revenons tout de suite) et des difficultés qu'elle pose à la détermination d'une empirie qui y convienne et réponde aux canons de scientificité (passablement positivistes) de son temps. Difficulté centrale aggravée de surcroît par la primauté revendiquée d'un « système » qui, étant situé à la source d'éventuels « éléments », compromet, de par sa nature formelle et holiste, la pertinence et la sûreté de tout procédé (inévitablement trouble) de délimitation, de saisie, d'appréhension.

Sitôt en effet formulée la célèbre définition de la langue comme « [...] système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique [...] » (CLG, 32), Saussure en souligne et discute les insuffisances. Au premier chef, il y dénonce une incorrecte primauté de l'élément-signe sur le système-langue : « [...] c'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme » (CLG, 157). Plus loin c'est l'idée même de l'union d'un son et d'un sens préalables à leur unité dans le signe qu'il rejette comme « absurde » (ELG, 18) : « obscurité et inanité d'une opposition entre le son et l'idée, la forme et le sens, le signe et la signification » (Saussure *in* Godel, 48), ou encore « [...] une *identité linguistique* a cela d'absolument particulier qu'elle implique l'association de deux éléments hétérogènes [...] » (ELG, 18). Et plus loin Saussure de déclarer qu'une telle association devant laquelle le

¹ Où l'on voit l'immédiate prise de distance avec une phénoménologie comme celle de Ricoeur où la question de l'interprétation comprise suivant le canon de l'herméneutique textuelle prévaut d'emblée sur celle du sensible et de l'expression.

linguiste se trouve « [...] d'emblée et dès l'abord placé » (ELG, 18) serait en réalité une « tâche absurde » (ELG, 18). Ainsi, l'idée initialement évoquée d'une association se trouve aussitôt récusée.

Cette récusation est commune au CLG et aux ELG, mais seuls ces derniers reconsidèrent la dualité du signe dans les termes d'une « essence double », formulation en rupture avec toute idée d'un son et d'un sens mis en regard l'un de l'autre par voie d'association².

Cherchant à dépasser toute compréhension de la dualité à partir de l'opposition entre un matériau sonore et une supposée substance psychique, Saussure entend néanmoins conserver le principe d'une nature du signe qui soit intrinsèquement et intérieurement « double », recomprise alors selon une opposition entre une « figure vocale » et une « forme-sens » : « il est faux (et impraticable) d'opposer la *forme* et le *sens*. Ce qui est juste en revanche c'est d'opposer la *figure vocale* d'une part et la *forme-sens* de l'autre » (ELG, 17), affirmation dont les *Notes* livraient déjà les prémisses : « Ce qui est opposable au son matériel, c'est le groupe *son-idée*, mais absolument pas l'idée » (Saussure in Godel, 137). Proposition qui, en vérité, reste bien mystérieuse : d'une part elle semble reconduire une conception platement sensualiste de ladite figure vocale, d'autre part, et cela est décisif, elle confère au sens linguistique, à travers l'appellation de forme-sens, une nature telle que le sensible et l'idéal s'y croisent *sans dissociation possible* (« [...] le signe [dans son aspect] sensible et sa signification ne sont pas même idéalement séparables » (PhP, 48)).

On s'interrogera donc sur la dissymétrie entre les deux pôles de cette nouvelle dualité : d'un côté une « forme-sens » dont le trait d'union intérieur fait écho à une dualité son-sens, (évoquant un lien avec une quelconque figure vocale) tandis que le premier pôle, la figure vocale, est présentée seule, sans impliquer une quelconque articulation avec la « forme-sens ».

Dans d'autres passages Saussure tente de remédier à cette trop forte hétérogénéité en la reconsidérant dans les domaines de la psychologie ou de la conscience : « [...] on dira [...] que la dualité du mot représente la dualité du domaine physique et psychologique [mais cette observation est] à déclarer non avenue et directement contraire à tout ce que nous affirmons. [Car] les deux éléments du mot sont réciproquement dans l'ordre spirituel [...] » (ELG, 19). En somme : « [...] non seulement la signification mais aussi le signe est un fait de conscience pur » (ELG, 19). Refusant ainsi de rapporter la figure vocale à un simple fait acoustique (physique) pour lui reconnaître une nature spirituelle, Saussure rejoint par avance ce que la phénoménologie découvrira dans son analyse du champ de conscience (cf. *infra*).

Par ailleurs, ce qui ne va pas sans compliquer la tâche, il s'agit pour Saussure de garantir à l'empirie linguistique un caractère concret et positif. L'exigence de *concrétude* oblige néanmoins de faire des signes les objets premiers de l'enquête empirique : « Les signes

²Cette conception de la dualité est pour l'essentiel commune à Saussure et Husserl, qui dans la première logique considère que : « On a coutume de distinguer deux choses à propos de toute expression : 1. L'expression selon sa face physique (le signe sensible, le complexe phonique [...]). 2. Une certaine somme de vécus psychiques [...] que l'on désigne comme *sens* ou *signification* de l'expression [...]. Mais nous verrons que cette conception est inexacte [...] » (Husserl, 1901, p. 36). Nous y revenons dans la section suivante.

dont la langue est composée ne sont pas des abstractions, mais des objets réels [...] ; ce sont eux et leurs rapports que la linguistique étudie ; on peut les appeler les *entités concrètes* de cette science. (CLG, 144). Toutefois, le fait de les penser comme dérivés d'un système pose la question de leur exacte modalité d'existence comme entités stabilisées et corrélatives d'une délimitation empirique. Dans son intention de se conformer à une épistémologie positiviste alors ambiante, Saussure tente différentes voies.

D'abord, dans une perspective très générale, la concrétude est approchée comme un certain « fait de conscience » dès lors qu'il se montre « [...] significatif à un degré quelconque »³ (CLG, 148).

Mais il reconnaît lui-même le caractère excessif de cette définition du fait qu'elle subsume des configurations trop vagues, trop diffuses, ou peu accessibles à la conscience, et échappant alors au format d'unité bien circonscrite à laquelle il peine à renoncer.

Il semble effectivement difficile de reconnaître aux entités dégagées par abstraction (classes flexionnelles par exemple) un caractère concret accessible à la conscience des sujets parlants tout autant qu'à celle des grammairiens (cf. (CLG, 190), ou encore « l'analyse instinctive des sujets parlants va-t-elle aussi loin que l'analyse du grammairien ? » (Godel, 210). Mais nourrissant ce genre de scrupule, on sera porté à exclure nombre de composants sémiotiques, y compris bien délimités dans leur figure vocale, à commencer par nombre de morphèmes, tel le suffixe « if » donné par Saussure en exemple, et dont on aurait bien du mal à fixer la signification.

D'où finalement l'introduction d'un critère de délimitation qui permette d'isoler une unité à partir de la prise en compte d'ensembles plus vastes à l'intersection desquels elle se situerait, pour ainsi récupérer un segment de la chaîne vocale auquel, donc, à l'instar des morphèmes, comme on a vu, aucun sens clair ne semble assignable. Finalement, « l'unité concrète [...] se définira donc comme un élément *délimitable* » (Saussure *in* (Godel, 211) et dans cette mesure, « le mot [sera] l'unité la plus fortement délimitée » (Saussure *in* (Godel, 211) selon toutefois un gradient très ouvert et incertain.

En définitive, un tel principe de délimitation reste suspendu à un certain sentiment linguistique de persistance d'une valeur, quand bien même flottante, qui semble revenir tout au long de séries (elles-mêmes aux délimitations incertaines) où se répète un « même » item (par exemple le « if » : pens-if ; act-if, pouss-if...).

Les incertitudes de Saussure tiennent visiblement aux difficultés de situer le plan de concrétude recherché en lien avec les deux pôles qu'il a distingués, d'une part celui de la figure vocale, et, de l'autre, celui, moins intuitif, de la forme-sens. Cette concrétude relève-t-elle en somme d'une factualité simplement positive ou passe-t-elle par une sorte de décision interprétative. Toujours en quête d'un minimum de détermination quant à l'objet dont la science linguistique aurait à rendre compte, Saussure, pour dépasser les difficultés précitées, introduit dans le troisième *Cours* une notion de *valeur*, métaphoriquement reprise de la science économique et du fonctionnement monétaire. En bref, la valeur du signe linguistique croise les dimensions de l'échange (de la monnaie-signe avec des entités extérieures au système sémiotique) et de la comparaison (interne, entre entités du système).

³ Ainsi, « concret, comme réel, s'applique à tout ce dont les sujets parlants ont conscience à quelque degré » (Godel 210), et plus précisément : « est concret ou réel ce qui est dans la conscience des sujets parlants, c'est-à-dire ce qui est significatif à un degré quelconque » (Godel 157).

Mais dans cette proposition d'approcher les signes comme des supports de valeur, Saussure ne trouve pas de réponse à ses tentatives de détermination de l'objet sémiolinguistique. C'est que dans l'ordre sémiolinguistique la distinction entre les deux dimensions de la valeur n'est pas aussi franche qu'elle peut l'être dans le cas des unités monétaires en tant qu'elles entrent dans les circuits de la comparaison réciproque ou de l'échange avec des biens. S'agissant d'unités sémiolinguistiques il semble en effet impossible de décharger la dimension comparative (interne) de toute compromission avec les engagements thématiques (composant avec une externalité) comme c'est le cas pour la relative indifférence des monnaies vis-à-vis des biens auxquelles elles donnent accès (et qui plus est sous la forme stabilisée d'un prix !).

De surcroît, rien dans le cas de la dimension interne de la valeur linguistique ne fait écho à la sûreté de l'ordre quantitatif de la monnaie : on ne voit pas en effet quelle échelle ici serait susceptible d'être convoquée pour mesurer un écart entre des significations.

En somme quel que soit l'appareil notionnel ou le mode d'appréhension retenu, la recherche saussurienne se trouve à chaque fois empêchée de satisfaire à un idéal gnoséologique (persistant de nos jours) qui réclame la complète détermination de ses objets, tant sur le plan de la confrontation à une empirie que sur celui de l'ambition nomothétique.

C'est en regard de ces difficultés que le recours à une réflexion à caractère philosophique, et plus précisément phénoménologique, semble s'imposer : pour revenir sur l'antique séparation entre sensible et intelligible, et plus avant repenser l'empirie comme advenant à partir d'un premier état nativement indéterminé, et au travers d'un sens qui s'y joue déjà. Cheminant avec la philosophie phénoménologique, on est alors conduit à réexaminer entièrement le fait perceptif dans sa généralité de sorte à y conjoindre d'emblée les ordres du sensible et de l'idéalité, à l'encontre des doctrines les posant comme séparées.

Ce faisant, c'est un double déplacement (perceptiviste) qui se trouve opéré : d'une part en situant le questionnement sémiolinguistique sous un jour originairement perceptiviste⁴ et d'autre part, avec la phénoménologie, en reconnaissant dans tout fait perceptif la dimension de sens qu'il comporte constitutivement.

Ainsi repensés, les problèmes – insurmontables -- initialement considérés dans l'ordre sémiolinguistique, s'assimilent à un tableau d'ensemble cohérent où, prenant place, ils perdent leur caractère incongru et aporétique.

Dans cette perspective, nous commencerons par rappeler (§2) de quelle façon Husserl a tenté, sans y parvenir, d'affronter ces problèmes dans le cadre d'une conception intentionnaliste généralisée. Nous rejoindrons ensuite (§3) la perspective merleau-pontienne, où, à la lumière d'une problématique existentielle et expressiviste, ces questions, pour ainsi dire, s'évanouissent.

2 – Husserl

C'est dans la première *Recherche Logique* que le concept d'intentionnalité se trouve originellement approché et travaillé par Husserl, qui voit en effet dans le phénomène signe la manifestation par excellence du régime de l'*intentionnalité* : en l'occurrence une

⁴ cf. *Le thème perceptif* et expressif, 2022, Bondi & Piotrowski (dir.) CNRS Editions.

intentionnalité dite *significative* (ou *signitive*), ramenée pour l'essentiel à la visée d'un *objet de signification*, et par l'entremise exclusive de laquelle il entend rendre compte de la phénoménalité sémiotique. Ce type d'analyse ne va pas toutefois sans rencontrer bien des problèmes, auquel Husserl tentera d'apporter différentes solutions, et dont nous ne rapportons ici que les états initial et final.

Pour sa première analyse du phénomène-signe, Husserl ne mobilise donc qu'un seul acte intentionnel, celui d'une visée de signification : « l'essence de l'expression réside exclusivement dans la signification » (*RL1* : 56). Mais dans ce cas, cet acte unique semble traverser une matérialité graphique ou sonore (le *flatus vocis* des médiévaux) sans la pouvoir d'une existence en propre qui supposerait un moment intentionnel spécifique. Le signe s'en trouve dès lors désincarné : pur objet de sens, entité idéale de signification visée en soi et dégagée de toute attache sensorielle. Chose difficile à admettre pour un regard de phénoménologue, autant que de linguiste.

Car quand bien même lisant un mot, ma pensée est orientée vers sa signification, cette signification n'est pas seule présente à ma conscience : sous mes yeux se trouve aussi présent, quoique d'une autre manière et à un degré moindre, ce que je reconnais précisément comme étant un signifiant, à savoir un complexe perceptif animé par la visée d'une signification (complexe perceptif bien particulier dans la mesure où, saisi dans le cours ordinaire de la parole ou de la lecture, il apparaît autrement que s'il était approché à titre de simple objet matériel, alors limité à son ordre graphique ou acoustique).

On se retrouve donc avec deux formules d'intentionnalité distinctes, qui mettent à mal l'unité du signe. La première, qui vise la simple marque graphique, fait obstacle à une pleine saisie signitive ; tandis que la seconde, supposée viser directement la signification, écarte de son cours et disqualifie toute phase concrète, matérielle.-Formules toutes deux insatisfaisantes en ce qu'elles manquent chacune la forme de présence spécifique, transitoire et pour ainsi dire amoindrie, de la marque concrète participant du phénomène-signe. C'est que pour Husserl, et qu'il s'agisse d'objet matériel ou d'objet de signification, on ne trouve jamais à la pointe des intentionnalités que des objets pleins et accomplis.

Pour sortir de ces impasses, Husserl, dans ses écrits ultérieurs, notamment les *Leçons* de 1908, propose de modaliser les objets intentionnels selon leur position au sein d'une échelle attentionnelle, qui en distribue les rôles. L'analyse phénoménologique du signe linguistique fait ainsi l'objet d'un profond réaménagement.

Pour l'essentiel, la structure organique et holistique du champ attentionnel, telle que décrite dans les *Leçons*, s'articule suivant quatre modalités du « viser » : le mode de l'« arrière-fond » (analogue du « fond » de la gestalt-théorie), le « remarquer » (décliné en degrés : primaire, secondaire) et la visée proprement « thématique ».

Pour simplifier, les « remarquer » sont des modes du « faire attention à », qui dirigent le rayon de la conscience vers des objets pour leur accorder quelque privilège, plus ou moins central ou accessoire, et qui présentent ainsi de façon variable les caractères d'une « présence distincte ».

De ces deux modes du « remarquer », le mode proprement « thématique » se distingue par le fait d'être non seulement « [...] tourné-vers-un-objet » mais par « le fait d'être-occupé-par-lui » (*Leçons* : 43), c'est-à-dire, dit aussi Husserl, par le fait de *vivre* dans l'objet. Ainsi lorsque la conscience s'y attarde pour en pénétrer les formes et en investir l'« horizon intérieur », en somme pour y résider -- on parlera de visée « thématique ».

Ainsi, un « perçu » peut-il être l'objet d'une visée primaire (ou secondaire) sans être pour autant celui d'une visée thématique. Tel est le cas lorsque ouvrant un courrier, on en déchire l'enveloppe, pour en retirer et lire la lettre qu'elle contient : l'enveloppe initialement objet d'un remarquer primaire, peut-être même d'un examen thématique passager (en tant qu'elle révèle plus ou moins sa source) cède aussitôt après la position thématique à son contenu, pour se retirer dans un remarquer désormais secondaire, voire dans l'arrière-fond, tandis que s'entame la lecture.

C'est cette distinction entre un remarquer primaire et une visée thématique dont Husserl fait usage pour reprendre la description du fait sémiolinguistique : l'appréhension du « son de mot » comme donnée sensible s'effectue sur le mode du viser primaire, mais ce n'est pas dans cette donnée sensible que s'investit pleinement la conscience : « ce que vise la conscience comme « thème », c'est la signification : « C'est du signifié que [...] nous nous occupons » (*Leçons* : 45), ou encore « nous devons vivre dans la conscience de signification » (*Leçons* : 45).

Et Husserl de poursuivre : « La conscience de son de mot a manifestement pour fonction, non pas de retenir le remarquer primaire qui est accompli en elle, mais de le conduire à la conscience de signification » (*Leçons* : 45),

On avance ainsi dans l'idée d'une continuité de principe, d'une sorte de « glissé » (en l'occurrence attentionnel) qui ferait passer d'une forme acoustique (ou graphique) à une signification. Mais comment comprendre une telle indirection du son vers une signification ? De quoi pourrait procéder ce pouvoir de passer par un son de mot, dénué comme tel de toute anticipation de sens, pour atteindre une signification actuelle (un *thème* au sens de Husserl) ? On peut certes admettre que les modalités du « remarquer » et du « thématique » viennent moduler les visées intentionnelles propres à l'appréhension du signifiant, pour l'une, du signifié, pour l'autre. Il est également loisible de reconnaître, de façon plus générale, que tout thème se configure sur fond d'un tissu de « remarquer » connexes. Mais quand bien même l'on reconnaîtrait une organicité à l'œuvre dans le champs attentionnel, rien dans le cas présent ne vient en éclairer le principe. Par ailleurs, la nature indivise du signe qui devrait se retrouver à quelque degré dans tous ses moments formateurs, se trouve une fois de plus contrariée.

Elargissant la discussion au-delà de ce modèle intentionnel-attentionnel du signe linguistique, et de ce que l'on peut estimer être ses impasses, il faudrait évoquer les blocages, les reports indéfinis, qui ont fermé l'horizon de la recherche husserlienne à une pleine et entière prise en compte des faits sémiotiques.

S'étant saisie à ses débuts du phénomène-signe comme sujet princeps d'une intentionnalité livrée dans sa forme pure, la phénoménologie husserlienne dans une phase ultérieure, rapportée dans *Ideen I*, a élargi à toute perception le régime de l'intentionnalité, pour en faire le *terminus a quo* de toute donation de sens.

Mais, d'une part, cet élargissement fonctionne sur le mode d'une conscience constituante d'*objets*, considérés comme nécessaires et exclusifs corrélats d'un sens. D'autre part, le « langage » intervient sans doute dans l'architecture intentionnelle globale mais y reste explicitement cantonné à une fonction de support pour une trame logique ultime qu'il exprime, sans pour autant participer de sa constitution. La phénoménologie du signe se trouve ainsi rabattue sur une fonction logique et gnoséologique héritée d'une intentionnalité qui le précède et le surpasse. On ne s'étonne pas dans ces conditions que

l'enquête sur l'apparaître du signe soit laissée pour compte, et sa genèse bien loin d'être comprise dans son principe instituant.

Les *Ideen II* procèdent à une profonde reconfiguration, mais restent tributaires d'une certaine forme préjudiciable de progression : allant du corps et du monde perçu, à la psyché et au monde intersubjectif (tous deux considérés encore selon un niveau "anté-prédicatif" de la signification), pour en repartir ensuite seulement vers le *Geist* et la socialité. Ainsi se trouve différée toute prise en compte du social et de l'institution, ce qui limite considérablement la compréhension de l'ensemble des faits sémiotiques, à commencer par la parole. Alors qu'il semblerait nécessaire de se saisir au plus tôt des dimensions sémiotiques présentes dans l'ensemble des registres de la phénoménalité, en retravaillant la notion même de conscience au sein d'un monde qui ne soit pas fait de corps et d'objets nus, mais toujours parcouru de sémiogenèses actuelles ou imminentes, impliquant institutions, histoires, héritages.

On comprend bien cependant qu'une perspective *perceptiviste* comme celle qu'il semble souhaitable d'ouvrir sur toute sémiologie, retrouve dans la phénoménologie comme un lieu natif, et toujours le plus approprié, que ce soit au plan philosophique ou scientifique (à travers les écoles qui ont directement participé de son mouvement, comme les écoles de la gestalt ou de la microgenèse). Là, percevoir n'est pas la simple mise en ordre d'une réceptivité sensorielle, (supposée initialement isolée en son ordre et offrant sa matière aux opérations de l'esprit) : il s'agit sous ce nom d'un sens premier d'exister et de connaître, d'un mode d'accès à tout ce qui, s'offrant comme significations, fait monde pour nous. Généralité ainsi du percevoir qui permet, avec Merleau-Ponty (désormais M.-P.), d'affirmer que « tout est perception, le mode d'accès à l'être qui est présent dans la perception l'est partout » (*MSME 54 sq.*).

Revenant à des questions proprement épistémologiques, on admettra dans le même temps que le passage reste malaisé, entre une phénoménologie trop tardivement sémiotique à notre sens, et une sémiotique qui, sur un mode intellectualiste, n'a voulu voir dans la donation perceptive qu'une simple engrammation de « structures » finalement oubliées de toute phénoménalité et posées comme seul objet de la recherche.

Phénoménologie husserlienne et sémiologie saussurienne partagent en effet comme un même travers concernant leur idéal d'objectivation, marqué par une inflexion scientiste chez Saussure et intellectualiste chez Husserl. Et cela alors même que leur champ de phénoménalité ne semble pas justiciable de ces types d'approche gnoséologique. C'est pour ainsi dire en conflit avec lui-même que Saussure observe le caractère évanescent, au double sens de fugace et d'incertain, des articulations que la parole donne *possiblement* à « sentir ».

Ainsi, alors que « La langue présente donc ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d'entités perceptibles de prime abord, sans qu'on puisse douter cependant qu'elles existent et que c'est leur jeu qui la constitue ». (*CLG 149*), il n'en reste pas moins que « [s]ans doute les sujets parlants ne connaissent pas ces difficultés ; tout ce qui est significatif à un degré quelconque leur apparaît comme un élément concret, et ils le distinguent infailliblement [*sic*] dans le discours. Mais autre chose est de sentir ce jeu rapide et délicat des unités, autre chose d'en rendre compte par une analyse méthodique » (*CLG, 148*). D'où l'embarras épistémologique : « Lorsqu'une science ne présente pas d'unité [*sic*] concrètes immédiatement reconnaissables, c'est qu'elles n'y sont pas essentielles. En histoire, par exemple, est-ce l'individu, l'époque, la nation ? On ne sait, mais qu'importe ? On peut faire

œuvre historique sans être au clair sur ce point. » (CLG 149). En ces circonstances, devra-t-on envisager une linguistique qui assumera d'être « *peu claire sur ce point* » ?

Que faire en effet d'un existant qui semble ne pas pouvoir être connu quand bien même il se livre, dans son surgissement même, comme susceptible d'être connu, ou en tout cas toujours mieux déterminable ? Le moment critique du signe serait ainsi celui où se suggère, dans le matériau sémiotique, la possibilité d'une telle connaissance : à savoir de révéler, suivant des modalités plus ou moins savantes, tous les registres d'efficacité du langage – jusqu'au point ultime qui serait celui d'une connaissance objective rapportant un ordre propre du langage.

Ce que nous venons d'observer concerne tout autant la phénoménologie : quand bien même souscrivant, dans la lignée d'une philosophie transcendantale, à une ambition analytique, elle se doit de maintenir son lien natif au présent vivant, lequel semble bien échapper aux formes absolument déterminantes corrélatives d'un procès d'objectivation. C'est justement à cela que la phénoménologie merleau-pontienne semble pouvoir répondre, dans la mesure où, crucialement, toute existence y advient et s'installe dans une perpétuelle circulation entre détermination et indétermination. Il s'ouvre ainsi comme des territoires intermédiaires, relevant de modalités gnoséologiques qui conduisent à penser différemment tant les matériaux sémiotiques que les procès d'objectivation,

C'est donc en regard de la conjoncture épistémique rapportée ici qu'une reprise de la phénoménologie merleau-pontienne peut s'avérer décisive, et tout particulièrement si on la ressaisit dans sa guise la plus expressiviste telle qu'elle se trouve développée dans *Signes*, *Prose* et *MSME*.

La section suivante en rappelle quelques traits majeurs, et réexamine sur ces bases nouvelles les obstructions rencontrées par la pensée saussurienne.

3 -- Merleau-Ponty avec Saussure

Telle est la voie frayée naguère par Merleau-Ponty : explorer d'emblée la dimension expressive de toute expérience pour y reconnaître la source première livrant le sens véritable d'un « primat de la perception ». *Fait expressif*, ou *formation expressive*, au sens le plus général, qui ainsi apparaît comme une donnée primordiale de l'être au monde. Présence signifiante ainsi livrée à une praxis opérant dans le champ de la perception, présence faite aussi de retrait, en attente de résolution et de relance, sous des guises latentes comme explicites, et se confondant avec des modes médiats comme immédiats de l'apparaître. Radicalisation *expressiviste*, donc, de l'unité perceptive de la forme et du sens, qui non seulement approche un certain entrelacs du langage et de la perception, mais au-delà engage vers une diversité de régimes de sémiotisation : plastique, gestuelle, sonore...

Une telle phénoménologie expressiviste se trouve clairement rompre avec les philosophies de la « constitution », que leur principe supposé réside dans un sujet, ou dans une conscience, ou même dans un « corps propre » (tel qu'exposé dans la première phénoménologie merleau-pontienne). L'expressivité est en effet un phénomène dynamique du champ pris dans son entier, et dont il faut comprendre qu'il est culturellement et socialement institué.

Rappelons que dès *PhP*, ce que l'on pourrait appeler *l'intrigue de l'expression* commence au contact intéressé et interrogatif d'un schéma corporel et d'une enveloppe de sollicitations. Il y a constitution croisée de corps et de monde, qui a d'emblée valeur de co-expression.

Dans les écrits ultérieurs, un nouvel équilibre se dessine, où la source de l'expression se trouve autrement distribuée sur l'ensemble du champ, dans une sorte de transfiguration réciproque des corps et des choses, avec tout l'entrelacs des registres d'intériorité et d'extériorité, de sentant et de senti, bref tous les régimes de corporéité tels qu'ils reviennent à chacun. Tout ce qui paraît s'accomplit alors selon cette structure, qui n'est plus exclusive du corps propre à strictement parler. Ce corps propre lui-même « transfiguré » devenant porteur de tout un système symbolique qui le façonne en retour (cf. *MSME* 158, 162), élaborant ainsi un nouveau « schéma corporel » par-là toujours tributaire d'autrui. Il y a donc installation de « normes » corporelles, toujours « situationnelles », *i.e.* engageant projets et valeurs.

Par ces traits fondamentaux, cette structure d'un champ qui désormais est celui d'un entrecroisement de consciences ouvre à une tout autre conception du sensible et de l'acte perceptif, ainsi rendus disponibles pour (et même voués à) toute sémiogenèse à venir.

Au terme de ces élaborations, en effet, la conception merleau-pontienne apparaît comme celle d'une formation et d'une sémiotisation croisées des corps et des champs, dans toutes leurs dimensions perceptives, pratiques, pathiques, gnomiques, avec une incomplétude foncière des significations (de quelque ordre sensible ou idéal dont elles relèveraient), qui se tracent toujours sur fond de « lacunes, d'ellipses, d'allusions » (*Passivité*, 167) et ne se combrent jamais, si installées soient-elles. Rencontrer une signification dans ce que l'on perçoit, c'est par là-même subir l'atteinte d'une *négativité* (retrait, attente, indétermination) ayant valeur de *sollicitation*. Toute perception est ainsi pensée comme réponse à une sollicitation tissée de négativités.

Un « premier » Merleau-Ponty (celui de *PhP*) se trouve ainsi dépassé pour un second, qui aura entretemps puisé de façon inventive au *CLG*.

En faisant usage d'une notion générale de *diacriticité* (portant dans *MSME* sur l'ensemble du champ), Merleau-Ponty retravaille dans son cadre expressiviste la notion de différentialité saussurienne, et sans rien concéder ni au substantialisme rémanent dans les épistémologies positivistes, ni aux réductions formalistes de certaines lectures structuralistes ultérieures.

Les termes de *diacritique* ou de *diacriticité* sont en effet introduits par M.-P. sous le patronage de Saussure, lequel n'en fait toutefois qu'un usage marginal (s'agissant de phonétique). Car sous le titre de diacritique, se trouve désormais *entièrement* ressaisi ce qui fait sens ou valeur pour une conscience et un corps dès le moment qu'ils ont à se découvrir au sein d'un monde expressif de même teneur. C'est ainsi que percevoir, dans la plus grande généralité du terme, se trouve recompris comme « vibration » ou « modulation » *diacritique* d'un « montage » ou d'un « champ » intrinsèquement riche de virtualités (*MSME*, 175).

Plus précisément, sous ce mot-titre de diacritique, se trouvent articulées et synthétisées plusieurs idées, parmi lesquelles : (i) celle d'une perception qui soit comme telle immédiatement expressive, notamment à travers synesthésies et styles d'être des figures déjà largement évoqués dans *PhP*, (ii) un approfondissement de la structure gestaltiste figure-fond valorisant le surgissement de la figure comme prise « [d']écart par rapport à un certain niveau » ; la notion de fond étant elle-même repensée dans toutes ses

épaisseurs faites de motivations, d'horizons, de fonds de praxis... constitutives de la perception même ; (iii) une conception (micro)génétique de l'être même et de la physionomie des figures, qui naissent d'une mise en activité de points et moments du champ à valeur précisément diacritique (c'est-à-dire ne valant que dans leurs relations, et sur fond des « niveaux » faisant référence dans le champ). Figures également expressives en ce que « Percevoir une physionomie, une expression, c'est toujours user de signes diacritiques, de même que réaliser avec un corps une gesticulation expressive. Ici chaque signe n'a d'autre valeur que de le différencier des autres, et des différences apparaissent pour le spectateur ou sont utilisées par le sujet parlant qui ne sont pas définies par les termes entre lesquels elles ont lieu, mais qui au contraire les définissent » (MSME, 203). De même, toute praxis, n'est pas possession d'un programme arrêté ou représenté mais « puissance de varier un certain principe sans connaissance expresse de ce principe » (MSME, 143), principes qui semblablement aux significations qui s'y attachent sont qualifiées de « tacites, diacritiques, non thétiques » (MSME, 180).

Dans cette perspective percevoir c'est percevoir des formes, sans doute, mais toujours traversées de valeurs qu'elles portent et qui nous orientent. Dans cette première rencontre il y a comme une invitation à dépasser l'antique séparation entre les ordres du sensible et de l'intelligible : si tant est qu'il soit besoin de les distinguer, ils n'apparaîtront qu'en empruntant chacun « chiasmatisquement » des caractères de leur autre versant (du reste Merleau-Ponty a plutôt recours à la paire *sensible/idéal*). C'est aussi le postulat d'un être livré d'emblée au travers de qualités sensibles *en elles-mêmes déterminées*, comme sur le mode d'un objet intentionnel, qui se trouve récusé.

Les embarras nés d'une conception strictement intentionnelle et par là même absolument déterminante se trouvent levés *ipso facto* : ils disparaissent à vrai dire du paysage problématique. Rien ne s'oppose plus en effet à concevoir qu'une « forme » puisse se présenter sous les espèces d'une indétermination multiple et fluctuante, qu'il s'agisse de l'arrière-plan dont elle se détache, de la praxis perceptive qui l'articule, des horizons de valeur qui l'engagent, de sa composition globale, sensible comme idéale. C'est ce large éventail d'émergences et d'états du signe qui se trouvent dès lors propres à être pensés

Ainsi, l'idée d'une « phénoménologie de la constitution », procédant d'une instance autonome (corps, conscience, égo...), et avec elle les positions épistémologiques attenantes, se trouve dépassée au profit de ce que l'on pourrait appeler *une phénoménologie de la rencontre et de l'institution* : une phénoménologie qui serait d'abord celle de figures et de pratiques expressives à valeurs sollicitantes qui ne s'adresseraient plus seulement au corps propre, mais se déploieraient sur fond d'un englobant dont le répondant anthropologique se comprendrait, donc, comme institution, histoire, société. La possibilité s'ouvre alors de recomprendre ce caractère immédiatement sollicitant de l'être au monde dans les termes d'une « modalisation » réciproque des « signes » et des « sujets » au sein d'une vie sociale – subjectivations et sémiogénèses se répondant ainsi mutuellement.

Tel est le détour – d'un point de vue strictement sémioticien -- que Merleau-Ponty nous invite à prendre, pour installer un milieu où perception et langage s'interpénètrent constitutivement. Plutôt que de mobiliser d'emblée une problématique narrative, grammaticale ou rhétorique de la parole, et plus largement, d'en appeler aux institutions de sens et aux intrigues qu'elles commandent, M.-P. choisit d'esquisser ce qu'on peut appeler une ontologie négative, une ontologie de l'incomplétude, de la lacune, du manque,

caractéristiques de la sollicitation perceptive et expressive, et donc de toute signification en tant que perçue (sur le mode, donc, de la diacriticité)-- et cela dans un espace, dit-il, qui est indissolublement « anthropologique » et « physique » (*Passivité*, 167).

Ces conceptions diacritiques et expressivistes trouvent directement leur emploi dans les multiples commentaires que Merleau-Ponty consacre à ces éléments centraux de la pensée saussurienne que sont les notions de système et de différence, et qui se trouvent ainsi élargis et corrélativement reçoivent de nouveaux fondements. Une citation parmi bien d'autres, témoignant de la lecture merleau-pontienne du *CLG* :

« On approche de cette couche primordiale du langage en définissant avec Saussure les signes, non pas comme les représentants de certaines significations, mais comme des moyens de différenciation de la chaîne verbale et de la parole, comme des « entités oppositives, relatives et négatives ». Une langue est moins une somme de signes, (mots et formes grammaticales et syntaxiques) qu'un moyen méthodique de discriminer des signes les uns des autres, et de construire ainsi un univers de langage, dont nous disons par après – quand il est assez précis pour cristalliser une intention significative et la faire renaître en autrui –, qu'il exprime un univers de pensée [...] [Saussure écrit que] Dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système » (*La prose du monde*, 45).

Difficile de contester la justesse de cette lecture, si brève soit-elle. On peut cependant s'interroger sur le degré d'adéquation entre la conception saussurienne de systèmes linguistiques régis par des différences purement négatives (« Leur plus exacte caractéristique [des termes du système] est d'être ce que les autres ne sont pas » (*CLG*, 162) -- « nulle part [dit Saussure, on ne sort] de cette donnée fondamentalement et à tout jamais négative de la DIFFERENCE de deux termes, et non des propriétés d'un terme » (*ELG*, 65)), et la vision phénoménologique de champs perceptifs régis par des principes différentiels comparables portés par la notion de diacriticité : y a-t-il de l'une à l'autre homogénéité, continuité sans perte ? ou généralisation ? ou même dépassement de certaines apories de la problématique structurale ?

Merleau-Ponty prolonge effectivement la conception négative de l'identité linguistique, mais il le fait en s'écartant radicalement de toutes propensions substantialiste (telle qu'elle se retrouve dans les « masses amorphes » des sons et des idées du *CLG*), dualiste (signe comme union d'un signifiant et d'un signifié) et déterminante (concernant les relations), comme celle qui à bien des endroits affecte la pensée saussurienne, en tout cas dans certaines des formulations tentatives que le *CLG* lui prête.

Dans l'approche de Merleau-Ponty, il n'y a pas de difficultés à concevoir qu'une différence puisse n'être ni arrêtée ni acquise : il faut y penser comme à un moment ou une phase, éventuellement composite, dans un flot de différenciation. L'idée même de système s'en trouve corrélativement transformée : c'est d'une puissance de systématiser qu'il faut rendre compte. Pour cela, le régime diacritique premier (le plus emblématique) n'est pas celui d'une opposition polaire entre deux termes – mis en positions « réciproques » dit Saussure -- ni celui d'une frontière subdivisant un continuum substantiel, mais celui d'un écart (aspectualisé, motivé) entre une figure surgissante et le fond qui l'accompagne -- ce premier moment se présentant comme résolution partielle d'une tension différenciatrice et comme une source de fluctuations et d'horizons singuliers (ouvrant eux-mêmes à leur

tour sur de nouvelles différences). Ce dispositif différentiel n'opère donc pas platement sur un plan homogène ; son avenir dans le flux de parole, sa portée systémique, restent foncièrement incertains ; il ne produit pas nécessairement un effet de domanialité (au sens d'une encyclopédie), ou d'objectivation (requis par telle ou telle entreprise de connaissance). C'est tout cet ensemble, d'une figure surgissante, donc, sur un arrière-plan composé de fonds et d'horizons, pour ensuite s'y résorber, qui constitue la trame dynamique, banale autant que fondamentale, de tout événement faisant signe, bref de toute sémiogénèse.

On conçoit bien qu'avec une telle idée de la différenciation et des formes, perçues essentiellement comme écarts, toute notion d'individualité ou d'identité perd son caractère d'absolu, en ce qu'elle réclame donc toujours d'autres décisions. Les présupposés d'une approche formaliste des différences perdent alors toute pertinence descriptive, comme en atteste l'exemple universel des morphèmes : à supposer que leur délimitation dans la chaîne verbale soit acquise, leur sémantisme n'en reste pas moins incertain ; d'ailleurs, ils ne s'opposent pas les uns aux autres comme les termes d'une classe mais émergent plutôt chacun comme un moment singulier, reconduisant un certain lignage au sein de toute ressource langagière qui les implique.

Saussure lui-même aura relevé une pluralité de « degrés de significativité », et, ajouterons-nous, de motivation, renvoyant à différents degrés de discernement dans la conscience verbale : ainsi l'exemple du suffixe « -if » (Saussure in Godel 41 : « s'il est certain que la langue isole -eur [pens-eur], il est beaucoup moins certain que la langue isole -if [pens-if] ») ; celui des étymologies populaires par remotivation (*peuple* dans *peuplier*, *feutre* dans *calfeutrer*) ; celui, plus récemment étudié, des submorphèmes et des lignées morphémiques de nature non étymologique au sens classique⁵. Sans parler bien sûr de la perception éminemment variable des constituants dans toute phraséologie plus ou moins figée.

Ce que l'on peut alors qualifier de *concret* dans l'exercice de la parole – Merleau-Ponty secourant magnifiquement Saussure à cet endroit – c'est d'y *percevoir au passage* des formes/valeurs familières, audibles sans être toujours aussi bien cernées et identifiables, mais indissociables d'une praxis qui les traverse, s'en soutient, tourne autour d'elles. Perception dont les modalités indéfiniment variables – dans l'articulation de la « chaîne » verbale, comme dans les associations et contrastes avec d'autres formants évocables – s'avèrent essentielles au fonctionnement d'une systématité linguistique : susceptible ainsi d'embrasser d'écliptiques participations aussi bien que des mises à disposition plus explicites.

De même, concernant la définition dite négative de l'identité différentielle d'un « terme », on sait que Saussure tantôt l'approche à la façon d'une région laissée à découvert par tous les termes concurrents de celui examiné (et qui vaut en quelque sorte comme leur complémentaire), tantôt la déduit d'une impossibilité de clore la liste des valeurs d'emploi du terme considéré (du fait de l'illimitation des valeurs prises tour à tour, l'identification par généralisation sous un concept s'avère impossible (cf. *ELG* 34 & 77-78)). On notera toutefois que ces formulations ne dissuadent pas entièrement de rechercher pour une telle négativité une certaine forme de détermination achevée, que le siècle précédent a tenté de trouver dans une démarche formalisante.

⁵ On se reportera notamment sur ce point aux travaux de D. Bottineau, M. Grégoire, F. Nemo.

L'intervention de Merleau-Ponty se situe en amont de ces questions de différentialité et d'identité langagières. Il les reprend autrement, en installant d'abord une dimension originaire de négativité en tout champ de conscience, en deçà donc du seul champ de la parole. Ainsi se trouve d'emblée dépassée l'opposition entre modalités négatives et positives de la *valeur* à travers la présentation d'un « être négatif et indirect », authentiquement perçu néanmoins, et soutenant donc par là une certaine positivité : positivité des praxis, des gestes, et des matières sensibles, qui ne sont donc pas substance, ni matériau plein, mais renferment toujours une ouverture, une indécision, tramée sur fond d'écarts, de différences sollicitantes. Positivité relative du sensible qui n'est donc pas simple position, et qui se rapproche de l'impalpable de la signification comme avènement, comme sillage. Positivité non distincte d'une négativité, et qui ne se caractérise que dans les horizons, intérieurs comme extérieurs, qui lui donnent une profondeur. Et négativité qui n'est pas rien, puisque tissu de lacunes signifiantes et réservoir d'articulations possibles.

La variabilité, plus radicalement l'altérabilité, que Saussure voulait capter dans, ou en tout cas rendre compatible avec, une certaine notion de système vu comme jeu d'identités négatives, se retrouvent chez Merleau-Ponty comme des dimensions constitutives d'une approche « diacritique » généralisée, recouvrant tous les phénomènes perceptifs, et intégrant sous ce titre praxis comme expressivité. C'est ainsi la nature ambivalente et interdépendante du positif comme du négatif défendue par M.-P., qui nous semble libérer la réflexion des apories transmises par une certaine lecture de Saussure. Dès lors que le sensible n'est plus pensé sur le modèle d'une substantialité, il n'y a plus la même difficulté à comprendre la possibilité de son enrôlement dans une logique sémiotique de la forme-valeur.

A l'orthogonalité par trop radicale des deux dimensions de la valeur linguistique (*comparaison* « interne » entre formes, *échange* comme réalisation « externe ») telles que problématisées dans le *CLG* (p. 159) se substitue l'idée d'une interpénétration de régimes de valorisation (interne comme externe et toujours en transaction) répondant, chacun à sa façon, à des principes variables de différentialité. Chacun de ces régimes s'établit à travers des plans d'expressions propres, et engage des principes perceptifs et diacritiques de *Gestaltung* pour des champs de formes dont chaque phase du déploiement procède d'une facture particulière.

On voit ainsi de quelle façon M.-P. trouve dans l'inspiration saussurienne de quoi dépasser certaines formulations dont ont pu se nourrir les reprises structuralistes et formalisantes. On est loin de l'abstraction discrétisante de la phonologie pragoise, et plus encore de l'algèbrisme hjelmslévien, tout préoccupés de construire le lieu exact de la formalité systémique de la langue. Ici, les différences restent *sensibles*, et ne prennent pas *systématiquement* la forme d'une relation objective posant des termes en ses pôles. Les systèmes sont les fruits et les ressources d'une puissance de systématiser, qui *inclut* de façon cruciale les dispositifs expressivistes à l'œuvre dans le sensible « diacritique » merleau-pontien. La systématité de la langue recommence donc toujours dans l'articulation d'un flot expressif, qui est progression toujours inachevée, proposition de décalages, de refontes physiologiques, en même temps que démonstration d'écarts institués qui se rejouent à la faveur de leurs reprises, ainsi qu'en témoignent tout particulièrement les usages littéraires du langage, tout comme à sa façon l'idiomaticité la plus courante de la parole ordinaire.

Ainsi, à travers sa notion d'expression diacritique et ses dépendances, MP ouvre la voie à un dépassement de la notion abstraite, formelle, de système, et, partant, de l'idée que l'on peut se former de ce qui se communique, se partage, se sédimente. A l'idée d'un plan systémique abstrait, seul dépositaire d'une ressource linguistique objectivable (à travers diverses substances), s'opposent les conditions phénoménologiques d'un apparaître comprenant toujours engagement au sens, et dans le même temps retrait du linguistique vers un amont institué et supposé disponible. La systématisation ici ne procède pas d'un plan définitif, il n'y a pas à retenir une opposition *a priori* entre une forme abstraite et des substances où elle se réaliserait, puisqu'il y a toujours relance et transposition à travers circonstances et supports. Ainsi, toute figure sonore est une suggestion possible, et, si reconnue dans ses reliefs diacritiques (à côté d'autres, et à partir de niveaux de perception calibrant tel champ traversé), peut prétendre participer au pouvoir signifiant de la langue, à côté d'autres formes établies.

4 – Issues théoriques

Se pose alors la question d'installer un cadre épistémologique et disciplinaire qui soit en bonne résonance avec l'ordre phénoménal ainsi reconnu.

Cela conduit d'abord, à notre sens, vers une réécriture des idées saussuriennes en termes de théories des champs et des formes⁶, qu'il faut alors comprendre en rupture avec les épistémologies ayant pour principe premier et objectif ultime le rabattement sur un plan de cohérence logique et conceptuel. Il s'agit à présent de reconnaître, fondant par là même une nouvelle perspective gnoséologique, que les principes premiers de tissage, de cohésion si l'on veut, sont d'abord de nature esthétique et éthique : rythmiques, harmoniques, stylistiques, dialogiques. Il en ressort l'idée d'une langue-parole qui n'est pas mise en œuvre d'une systématité immanente, du moins pas d'une immanence répondant à un critère objectivable, mais langue-parole qui est plutôt disposition à systématiser, inscrite dans une multiplicité de genres ou de jeux distribuant des formats et des normes suivant diverses modalités de transmission (habitus, règles pratiques, règles d'institution), comme de composition ou appréciation (stéréotype/improvisation, observance/innovation).

On accède là à un imaginaire scientifique et philosophique qui entraîne les formes d'intelligibilité et de sensibilité aux faits langagiers dans un jeu d'incorporations et de dépassements réciproques. Une linguistique, et plus généralement toute sémiotique, qui trouverait son inspiration dans une telle *intelligence phénoménologique*, relèvera du registre que Kant nommait *réfléchissant* (par opposition au régime *déterminant* propre à l'objectivité physique). Elle ne considérera pas son matériel empirique comme livré selon des formes *a priori* (analogue aux formes d'une intuition kantienne) et permettant à une science de le constituer sans reste en objet placé sous un corps de concepts spécifiques. Dans une perspective réfléchissante, elle fera choix des régimes de sensibilité et de valeurs qui s'offrent à son attention suivant tel ou tel horizon de questionnement, pour ainsi dualement discerner les marques, les tracés, les formats signifiants qui y répondent au sein de la « masse parlante » (CLG 112). Une première mise en forme, en tant qu'elle

⁶ Au passage, parmi bien d'autres remarques de M.-P. allant dans ce sens : « Articulation = rapport d'une figure à un fond. Il faut poursuivre à niveau supérieur description que la Gestalt a donnée de la « signification » perceptive » (in *Le problème de la parole*, 2020, Folio 45). Programme d'autant plus difficile, et nécessaire, qu'aucun des concepts de la sémiologie saussurienne n'a été à l'origine livré dans ce cadre.

offre un début de détermination, procèdera toujours d'une sorte de parti pris sur les reliefs possiblement significatifs du champ des phénomènes langagiers – reliefs qui ne s'imposent jamais de façon définitive ou exclusive.

Ainsi par exemple, au moment de fixer les tâches d'une science linguistique, on voudra peut-être retenir de la parole, parmi les figures qu'elle fait naître dans son sillage, certaines qui s'imposent localement comme les plus saillantes, les plus régulières, les plus systématisables et reprises comme telles par les locuteurs – ainsi les structures de phrase. Dès lors, ce qu'on appelle grammaire se laisse comprendre comme figure stylistique routinière, éventuellement impérieuse, dans la façon de disposer, croiser, mettre en résonance des composantes de toutes natures, déjà éprouvées ou à inventer, et dont la résultante en termes de figure globale reste toujours à accomplir⁷ (rejoignant ici le thème merleau-pontien de la *consommation*).

D'autres problématiques voudront privilégier d'emblée une dimension textuelle et herméneutique pour laquelle l'horizon d'un sens globalement concerté pénètre toute figure locale. Intégrant alors profondément la nature ambivalente de la reprise linguistique – continuation et conformité, aussi bien que relance et réouverture –, elles s'attacheront à expliciter les agencements textuels les plus caractéristiques d'un genre, d'un auteur, d'une œuvre. Elles seront nécessairement conduites à reconnaître des formes de signifiante débordant le format des énoncés, aussi bien nettement articulées que diffuses (isotopies, paratopies, motifs & topoï, ... allant jusqu'aux récurrences sub-morphémiques ou phoniques spécifiques à tel usage littéraire). C'est alors à expliciter une telle *diagrammatique* textuelle, complexe et disparate, que l'analyse s'attache.

Le travail de la linguistique se découvre ainsi comme un exercice procédant d'une variété ouverte d'attitudes ainsi que d'un canevas de théorisation qu'il convient de distinguer de la seule application d'une procédure ou d'un corps de concepts (un métalangage) en prise sur des phénomènes formatés selon quelque modèle de données *a priori*.

Un tel dispositif d'ensemble, pratique et théorique, devrait installer un horizon de concernement, de réactivité constante, sensible à tous les miroitements et esquisses de signifiante qui se font jour dans une parole vivante. Non pas bien sûr que l'on attende de la théorie et des descriptions attenantes qu'elles livrent des caractérisations complètes et achevées : on veut seulement dire par là que la conceptualité théorique doit intégrer par principe ce type d'acuité et de réactivité, à titre de capacité, sans préjuger des formes qu'elle pourra prendre dans tel ou tel registre de parole ou dans telle étude.

La théorie n'est donc pas un dispositif-noyau assignant aux phénomènes un ensemble de déterminations voué à alimenter le cycle hypothèse-déduction-réfutation. Elle s'apparente plutôt à un art et une technique générale, comme un métier à tisser sur lequel différents canevas plus spécifiques pourront être définis et travaillés, en écho à tel

⁷ Ainsi les uns se centreront sur « l'énoncé » et voudront le comprendre à partir d'une structure logico-syntaxique organisant la phrase, tandis que d'autres y verront une collection d'actants distribués autour d'un noyau verbal (et parfois une *diathèse* sans actants), ou bien s'intéresseront à la façon dont l'énoncé organise thématiquement une assertion en la distribuant entre thème et rhème. D'autres encore, sans nécessairement y contredire, y relèveront les marques d'actes énonciatifs et d'interlocution (promesse, ordre, demande, déclaration...), ou celles d'une « polyphonie » interne plus ou moins polémique : bref, traiteront l'énoncé comme un moment dans une *dialogique* généralisée.

ou tel ensemble de pratiques langagières. Elle agit à la façon d'un « opérateur de phénomènes », participant à leur constitution même, et invitant ainsi à *une certaine perception du champ*, à la lumière d'un projet gnoséologique prenant son essor dans la question de la sémiogenèse. En somme, la question préliminaire d'un " langage théorique " n'est pas seulement *que voulons-nous/pouvons-nous savoir ?* ou encore *comment délimiter le plan de phénomènes soumis au mouvement d'objectivation ?* elle est aussi à *quoi voulons-nous nous rendre mieux sensibles, à quoi devrions-nous prêter attention ?* Connaître, dans ce registre, revient ainsi en grande partie à retracer méthodiquement des « diagrammes » organisant un champ de phénomènes, pour, à travers ce que l'on peut appeler une *sémiographie*, donner forme/existence aux sémiogenèses.

5 – Pour conclure

Revenant alors à un questionnement proprement philosophique, on demandera, concernant plus particulièrement la phénoménologie merleau-pontienne, si elle ne comporte pas quelque lacune, voire défaillance, susceptible d'affecter les disciplines qui la reprendraient et, plus généralement, l'anthropologie qui s'y dessine.

On pourra dire, en effet, que la figure du manque et de la négativité à l'œuvre dans le non-être merleau-pontien, telle qu'impliquée dans la première livraison du diacritique, reste en deçà du registre de la *transmission*, de la destination et de la vocation de l'humain à travers une mission, une prescription, une demande, une lancée narrative.

Jusqu'à quel point cependant peut-on en faire le reproche à un philosophe venu avant les développements d'une sémiotique narrative, passionnelle, plus récemment praxéologique et énonciative ? il y a comme un défaut d'intégration entre une phénoménologie puisant à un chiasme originaire perception-langage et le vaste corpus des lectures merleau-pontiennes, avec tous les questionnements attenants en matière d'anthropologie, sociologie, psychologie – sans oublier ses réflexions dans le champ politique. Il manque à travers ses écrits spécifiquement phénoménologiques de pouvoir mieux saisir la structure intime des procès de « subjectivation » au travers desquels se forment et se modalisent les sujets en tant qu'ils participent d'un enrôlement au sein des sociétés.

Si l'on peut convenir sans peine que le temps aura manqué au philosophe pour travailler toutes ces questions, on devra reconnaître qu'une dimension, et des plus cruciales, fait défaut sans pour autant cette fois qu'un manque de temps puisse être invoqué. On peut en effet reconnaître un déficit éthique singulier au fondement même de la *phénoménologie* merleau-pontienne (non de toute son œuvre) : déficit qui n'est pas le fait des circonstances, mais presque un choix assumé, faisant d'autrui d'abord le partenaire d'une esthétique et d'une entreprise de connaissance en vue d'un sentir commun. Recherche d'une perception partagée, et identification imaginaire à l'autre sur le mode d'une complète réciprocité, semblent être les deux principaux régimes du rapport à autrui et au langage. La rythmique fondamentale de la *sollicitation* est ainsi bien de nature dialogique. Mais, outre qu'un dialogue comporte facilement le principe d'une symétrie entre *Je* et *Tu*, la forme de celui invoqué par M.-P. (en prolongement d'une certaine vision de l'acquisition de la parole par l'enfant) semble essentiellement identificatoire. Le langage, dans la forme la plus générique de l'interlocution, serait prise en nous de l'allocutaire par identification harmonique à lui, et cela au sens où « je me place en autrui pour parler, je l'installe en moi quand je l'écoute ». Ainsi les enjeux éthiques de la parole qui se nourriraient d'une radicale dissymétrie entre Moi et Autrui n'auraient pas leur place

dans un tel dispositif. Que se passerait-il, par exemple, si la possibilité de l'identification se trouvait barrée, si restait bouché – de par l'institution même -- l'horizon idéal d'une parité des allocutaires?

Le virage négativiste de l'ontologie, si fructueux soit-il dans la démarche merleau-pontienne, ne va donc pas jusqu'à comprendre de quelle façon s'institue une vulnérabilité essentielle de l'humain, une défaillance en même temps qu'une violence transmise, socialement commandée et possiblement valorisée. On ne voit pas bien non plus comment parviennent, pour un sujet en devenir, et à travers ce malaise constitutif, des appels fondamentaux, une vocation, sans laquelle il resterait sans réponse, car ne répondant de rien. Pourrait-il, ainsi, y avoir humaine sédimentation et partage de sens sans un tel engagement vers autrui, sans la « commande » qu'il nous adresse, et sans que soit accordée à son expression une « valeur » radicalement autre, comme telle inassimilable à soi ? Ainsi, le mélange indéfiniment variable de domination et d'élévation traversant toute prescription ou demande, la dissymétrie irréductible entre Je et Tu, et de même l'altérité à soi, en tant que structurellement insoluble, s'intègrent difficilement au tableau, en tout cas n'y participent pas de façon suffisamment distincte. Et peut-être en va-t-il de même pour l'infinie distance qui nous sépare – Je comme autrui – des *Tiers* symboliques nécessaires à toute institution, et sans lesquels il ne pourrait y avoir présence familière du social en chacun.

Ce serait alors vers une reconnaissance plus originaire du conflit, de la violence, propre aux « sollicitations » fondatrices de l'humain -- entre refus et inscription dans la règle -- que l'investigation phénoménologique se trouverait nécessairement reconduite.

BIBLIOGRAPHIE

- Bondi, A., Piotrowski, D. & Visetti, Y.-M., 2016, « Phénoménologie et linguistique : un entrelacs » *Metodo, International Studies in Phenomenology and Philosophy* 4 (2):267-308.
- Bondi, A., Piotrowski, D., (dir.), 2022, *Le thème perceptif et expressif : Entre linguistique, sémiotique et philosophie*, CNRS Editions.
- Bondi, A., Piotrowski, D. & Visetti, Y.-M., 2023, *Semiotic Perception and Dynamic Forms of Meaning*, Cham, Springer.
- Godel, R., 1969, *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Droz, coll. *Publications Romanes et Françaises*, 61, Genève.
- Husserl, E., 1995, *Leçons sur la théorie de la signification*, Vrin, coll. *Bibliothèque des textes philosophiques*, Paris.
- Husserl, E., 1991 (1900/1901), *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Husserl, E., 1993 (1900/1901), *Recherches logiques (recherches 3, 4, 5)*, vol. 2, part. 2, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Husserl, E., 1993 (1913) , *Idées directrices pour une phénoménologie*, Gallimard, coll. *Tel*, Paris.
- Husserl, E. 1982 (1952), *Idées directrices pour une Phénoménologie II : Recherches phénoménologiques pour la Constitution*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Merleau-Ponty, M., 1996 (1947), *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Verdier.
- Merleau-Ponty, M., 1969, *La Prose du monde*, Gallimard, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2001 (1945) : *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. *Tel*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2003, *Signes*, Gallimard, coll. *Folio-Essais*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2011, *Le Monde sensible et le monde de l'expression*. Notes du cours au Collège de France 1953, texte établi et annoté par E. de Saint Aubert & S. Kristensen, Genève: MétisPresses.
- Merleau-Ponty, M., 2020, *Le problème de la parole*. Notes du Cours au Collège de France 1953-1954 , texte établi et annoté par L. Andresen, F. Robert, E. de Saint Aubert, Genève:
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2014, « Connaissance sémiotique et mathématisation : sémiogénèse et explicitation », *Versus — Quaderni di Studi Semiotici*, n° 118, p. 141-170.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2015a, « The game of complexity and linguistic theorization », in Perconti, P., La Mantia, F., Licata, I., (Eds), *Language and Complexity*, Springer, coll. *Lecture Notes in Morphogenesis*.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2015b, « Expression diacritique et sémiogénèse », *Metodo — International Studies in Phenomenology and Philosophy*, vol. 3, n° 1, Num. Spécial : *Phenomenology & semiotics*, p. 64-112.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2017, « Comment et à quoi pensent les disciplines linguistiques ? », in *Qu'est ce que la science ?*, M. Silberstein, (éd.), Editions Matériologiques.

Saussure, F. de, 1972 (1916), *Cours de linguistique générale*, Payot, coll. *Bibliothèque Scientifique*, Paris.

Saussure, F. de, 2005, *Cours III* : « Edition des notes d'Emile Constantin du Troisième Cours de Linguistique Générale », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 58.

Saussure, F. de, 2002, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, coll. *Bibliothèque de philosophie*, Paris.

VISETTI, Y.-M., 2015, « Motifs et imagination sémiolinguistique », version longue préliminaire pour A. Hénault (dir.) *Le sens, le sensible, le réel. Essais de sémiotique appliquée*, Paris, PUF, 2019. En ligne sur ResearchGate, DOI 10.13140/RG.2.1.5087.9440.